

LE RETOUR AU BERCAIL 1850 – 1856

En prenant la décision, en 1847, de partir en Europe pour une période indéterminée qui se limita finalement à trois années de séjour sur le Vieux continent, principalement en France, Tourguéniev choisissait aussi de prendre un peu de distance et de recul par rapport à la Russie. Un véritable bouleversement de la représentation du monde s'ensuivit, dans son esprit. Ce long séjour français faillit se terminer par l'établissement définitif de Tourguéniev en Europe, une résolution qui traduit quelques hésitations majeures chez l'écrivain à l'époque, des hésitations d'ordre politique bien sûr, social et philosophique (liées, pour la plupart aux abus du régime tsariste de l'époque et au problème de servage sévissant dans le pays), mais aussi et surtout identitaires. Ces dernières n'étaient pas très faciles à assumer : les lettres de l'écrivain pendant cette période traduisent les émotions partagées qu'il éprouvait – l'enthousiasme suivi du désenchantement face aux événements qui secouèrent la France à la fin des années 1840, les interrogations sur la possibilité de son retour au pays natal, les tentatives parfois désabusées de mieux percevoir les Français, de trouver sa place parmi un peuple étranger. La France et ses habitants restèrent étrangers pour lui malgré tout. Se sentant constamment, quelles que soient les circonstances, extérieur aux préoccupations des habitants du pays (mis à part les Viardot, bien sûr), Tourguéniev ressemble, dans ses lettres évoquant son séjour français, à un homme qui tenterait en vain d'enfiler un costume qui n'avait pas été taillé pour lui.

On aurait pu croire, pourtant, qu'au terme de ces trois années, alors qu'il paraissait envisager de s'installer pour longtemps à proximité des Viardot, que sa vision des Européens et plus particulièrement des Français aurait pris des contours plus authentique, plus diversifiés, plus bienveillants aussi. Cela ne fut cependant pas le cas. À en juger par les lettres de l'écrivain de cette période, les Français, tout comme le restant des Autres européens, ne devinrent ni plus accessibles ni plus proches pour lui. D'ailleurs, les références aux différents représentants des nations européennes, quoique désormais plus nombreuses dans les œuvres de Tourguéniev, conservèrent leur caractère stéréotypé.

Tourguéniev qui s'éloigna quelque peu de la Russie durant ces trois années passées en France et ne réussit pas à se rapprocher davantage de sa terre d'accueil et de ses habitants, mit toute son énergie à explorer son espace identitaire à travers ses œuvres où les personnages russes côtoient les Autres étrangers, dans un face à face trop récurrent pour être totalement anodin.

Dans le chapitre qui suivra, nous examinerons la trajectoire qu'avaient prise toutes ces évolutions, dans les conditions d'un retour prolongé de l'écrivain en Russie : on verra comment

les figures des Européens et des Russes continuèrent de se transformer après 1850, au moment des retrouvailles de Tourguéniev avec le pays natal.

1. LES RETROUVAILLES DIFFICILES AVEC LA RUSSIE

Dernier long séjour en Russie

Ivan Tourguéniev rentra en Russie en été 1850, après une absence longue de trois ans. Trois années – c’est peu et beaucoup à fois. À l’échelle d’une vie humaine, ce laps de temps peut effectivement paraître insignifiant ; néanmoins, dans le cas de Tourguéniev, il ne s’agit pas d’avoir été simplement absent du pays. Durant les trois années qu’il avait passées en dehors des frontières russes, Tourguéniev avait goûté à un autre mode de vie, plus libéral malgré les travers des régimes qui se succédèrent en France entre 1847 et 1850. Il avait côtoyé des personnes qui pensaient différemment et avait vécu au milieu de paysages bien différents de ceux qui avaient bercé son enfance. En d’autres termes, l’absence du pays natal fut doublée, pour Tourguéniev, d’une réelle prise de distance par rapport à la Russie, bien au-delà de la simple géographie.

Rentré en Russie en juin 1850, Tourguéniev n’en repartit que six ans plus tard. Il s’agit du dernier séjour prolongé de l’écrivain sur le territoire russe : à l’avenir, plus jamais il ne passerait autant d’années d’affilée dans son pays. À partir de juillet 1856, lorsque l’écrivain sera de nouveau autorisé à franchir la frontière et à regagner l’Europe, et jusqu’à la fin de sa vie, Tourguéniev fera des va-et-vient incessants entre la Russie et le continent européen, séjournant « то в России, то за границей »⁶²⁷, comme il écrira dans une note autobiographique en décembre 1871. Évidemment, au moment de son retour en juin 1850, l’écrivain ne savait pas encore que son séjour en Russie durerait aussi longtemps. Tout comme il ne soupçonna sans doute pas, en quittant l’Empire des Tsars six années plus tard, au cours de l’été 1856, l’empreinte exceptionnelle que ce séjour, pourtant difficile, allait laisser dans sa vie.

⁶²⁷ И.С. Тургенев, « Иван Сергеевич Тургенев », *op.cit.*, c. 201: *Tantôt en Russie, tantôt à l’étranger*.

L'appel de la Patrie : pourquoi Tourguéniev finit-il par rentrer en Russie en 1850 ?

Aux alentours de 1848, Ivan Tourguéniev hésitait – nous l'avons vu plus haut – à s'établir définitivement en France. Qu'est-ce qui le poussa à changer d'avis et à rentrer chez lui au bout du compte ?

En fait, l'écrivain fut tiraillé par la question du retour en Russie pratiquement tout au long des trois années passées en France. Lorsqu'il avait pris la route de l'Europe au début de 1847, son voyage s'apparentait à une simple excursion touristique censée lui faire oublier les tracasseries familiales et le rapprocher de Pauline Viardot et de sa famille. À ce moment-là le retour au pays, quoique non clairement fixé dans le temps, allait encore de soi pour Tourguéniev. Les choses se compliquèrent à la fin de l'hiver 1848, quand la France fut secouée par la fièvre révolutionnaire. Véritable libéral dans l'âme, Tourguéniev s'enthousiasma d'abord pour ces bouleversements⁶²⁸ et se précipita dans la capitale française⁶²⁹ pour constater personnellement la grandeur – pensait-il alors – des événements. Il déchantait cependant très vite face au chaos qui régnait à Paris et face à l'attitude indécise des nouveaux décideurs et aux velléités anti-civilisatrices dont faisaient preuve les révolutionnaires⁶³⁰.

La réaction du gouvernement russe ne se fit pas attendre : le 2 (14) mars 1848, Nicolas I^{er} proclama un manifeste où il appelait ses sujets à résister aux troubles et à mettre tout en œuvre pour préserver l'ordre social en Russie. Il s'agissait également d'une invitation implicite de la part des autorités russes à regagner au plus vite la patrie. Le régime se durcit rapidement, faisant s'évanouir les quelques rares nouvelles libertés parcimonieusement accordées aux habitants de l'Empire.

Face à la situation, Tourguéniev s'interroge. D'un côté, il avait perdu toutes les illusions qu'il pouvait avoir nourries au sujet de la nouvelle démocratie dont il venait de découvrir le véritable visage. De l'autre côté, le régime de Nicolas I^{er} avec son lot de répressions civiles et intellectuelles le rebutait plus que jamais. Henri Granjard considère que l'hésitation de Tourguéniev quant à la possibilité de s'établir en Europe remonte précisément de cette époque : « C'est à ce moment-là probablement que Tourguéniev, ulcéré par tout ce qui se passait en France et en Europe, songe à rompre tous les liens qui l'attachaient encore à sa patrie, à devenir un émigré politique comme Herzen et Bakounine »⁶³¹. Le ton et le contenu des lettres de l'écrivain à cette époque confirment indirectement cette hypothèse. Mais la chose était plus

⁶²⁸ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 205.

⁶²⁹ Au moment où la Révolution éclata, Tourguéniev se trouvait à Bruxelles.

⁶³⁰ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 207.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 210.

facile à imaginer qu'à mettre en pratique. « Il résiste cependant à la tentation »⁶³², continue Granjard. L'attitude menaçante du gouvernement russe vis-à-vis de ses ressortissants qui persistaient à demeurer en Europe malgré les multiples et pressants appels au retour renforçaient certainement beaucoup Tourguéniev dans cette attitude de « résistance ».

L'écrivain fit ainsi la sourde oreille pendant plus d'un an. Cependant, dès le début de 1850, il se rendit à l'évidence : son absence prolongée devenait suspecte. À la fin du mois d'avril 1850, il écrivit de sa retraite de Courtavenel à Pauline Viardot: « Je ne vous dirai qu'une chose : vous me recommandez d'être prudent : la prudence me conseille de revenir sur le champ : rester plus longtemps en Europe serait de la plus haute imprudence »⁶³³. Il réussit à rester en France quelques mois encore, mais plus le temps passe, plus le retour du fils prodigue devient urgent. De plus, Varvara Tourguénieva était très malade. Pavel Annenkov nota dans ses souvenirs à ce propos : « Извещенный о тяжелой болезни своей матери – 1850 г. – он явился принять ее последний вздох »⁶³⁴. Les affaires familiales n'avaient fait que se dégrader depuis trois ans et Tourguéniev dut enfin se rendre à l'évidence : il devait impérativement rentrer en Russie.

Difficile retour au sein de la famille

Pour Tourguéniev qui, pendant trois ans, était resté presque totalement déconnecté des réalités de sa propre débâcle familiale en Russie, le contraste entre sa vie en France et ce qui l'attendait en Russie allait s'avérer extrêmement violent. Disputes incessantes, négociations interminables et règlements de compte divers, voilà les désagréments auxquels il lui fallait désormais faire face. En l'absence de Tourguéniev, son frère Nikolaï avait épousé l'ancienne dame de compagnie de sa mère en s'attirant la colère de cette dernière. Depuis cette union, Varvara Tourguénieva s'évertuait à gâcher la vie de son fils aîné par tous les moyens qui lui étaient accessibles : tantôt le repoussant, tantôt faisant miroiter un éventuel pardon au jeune couple qui, par sa volonté, se trouvait dans une situation extrêmement précaire. Le regard que Varvara Tourguénieva portait sur le mode de vie de son fils Ivan n'était pas beaucoup plus favorable. Henri Granjard commente comme suit la position dans laquelle Tourguéniev se retrouva, une fois revenu en Russie : « Dès son retour dans son pays [...] Tourguéniev se trouve

⁶³² *Ibid.*

⁶³³ Lettre à P. Viardot, 25 avril (7 mai) 1850, Courtavenel.

⁶³⁴ П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op.cit.*, с. 640 : *Informé de la dégradation de la santé de sa mère en 1850, il revint pour assister à ses derniers soupirs.*

aux prises avec sa mère, qui, avant de mourir, s'acharne à vouloir ruiner ses deux fils »⁶³⁵. La situation était aussi scandaleuse que critique. Varvara, malade et pratiquement sénile, était de plus très mal entourée. Dans sa lettre du 4 (16) juillet 1850, Tourguéniev en fait le rapport à Pauline Viardot en disant que sa mère « est entourée d'une foule de parasites qui la grugent »⁶³⁶. Malgré la gravité de son état et son incapacité physique et mentale évidente, Varvara assumait elle-même la gestion de ses biens ou disons plutôt que, sentant venir sa fin et incapable de pardonner à ses fils leur désobéissance, elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour dilapider son capital. Ivan Tourguéniev, enfant préféré de cette vieille *barynia*, était chargé de « négociations de paix » : mission avortée puisque la situation se trouvait toujours au point mort après plusieurs semaines de tergiversations stériles. Épuisé, Tourguéniev écrit à Pauline le 13 (25) juillet 1850 : « J'ai les nerfs abîmés : Dieu sait quand et comment cela finira »⁶³⁷.

Les hostilités au milieu desquelles Tourguéniev se trouva contraint de vivre à son retour tranchaient, nous l'avons dit, par rapport à la vie paisible qu'il avait connue en France. Dans le courrier du 4 (16) juillet 1850 cité ci-dessus, l'écrivain cherche à épargner à ses amis Viardot le récit des « tristes et vulgaires débats de famille » et reste évasif, préférant user de métaphores pour parler de sa situation : « Qu'il vous suffise de savoir que je me fais effet d'être entré dans une cave humide et malsaine pour y rester Dieu sait combien de temps. Ah ! le soleil, le grand air, tout ce qui rend la vie belle et bonne – je l'ai laissé là-bas avec vous ! ». Le chaleureux foyer des Viardot manquait cruellement à Tourguéniev dans ce contexte de désolation familiale qui lui fit également s'exclamer un mois plus tard : « C'est bien pénible de trouver aussi peu de bonheur dans sa propre maison – j'allais dire dans son *nid* – et je n'aurais pas dit la vérité – mon nid est loin, bien loin d'ici – il y fait doux... »⁶³⁸.

Un jour, alors que la situation était devenue réellement intenable - « [...] on est allé trop loin – beaucoup trop loin – le désir de tromper a été trop évident [...] »⁶³⁹ - Tourguéniev décide de tout quitter, de renoncer à son héritage pour vivre pleinement de sa plume. Il s'agit d'une décision difficile mais, selon lui, indispensable et dont il fait part à ses amis franco-espagnols en août 1850.

Un autre souci familial attendait Tourguéniev en Russie : dans la maison de Varvara, l'écrivain avait découvert l'existence de Pélaguïa-Pauline, sa fille illégitime, née huit ans plus

⁶³⁵ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 212.

⁶³⁶ Lettre à P. Viardot, 4 (16) juillet 1850, Moscou.

⁶³⁷ Lettre à P. Viardot, 13 (25) juillet 1850, Moscou.

⁶³⁸ Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

⁶³⁹ Lettre à L. et P. Viardot, 23 juillet (4 août) 1850, Tourguénévo.

tôt d'une liaison avec la lingère Avdotia Ivanova. Dans sa lettre du 9 (21) juillet 1850⁶⁴⁰, l'écrivain parle aux époux Viardot de cette découverte étrange et inattendue (ce sont ses propres termes) qui semble avoir suscité, chez lui, des émotions très contradictoires : l'étonnement face à la ressemblance troublante de Pélaguëïa avec lui (« Cette ressemblance... Pourquoi cette ressemblance ? »⁶⁴¹), mais aussi de la culpabilité, étant donné la situation délicate de la petite dans la maison de Varvara : « [...] sa position est naturellement détestable ici »⁶⁴², « [...] j'ai senti que j'avais des devoirs à remplir envers elle [...] »⁶⁴³. Lorsqu'on parcourt les lettres où il évoque les impressions nées de sa rencontre avec Pélaguëïa et parle à ses amis des projets qu'il nourrit pour elle – ou plutôt sollicite leur conseil à ce sujet –, on ne peut que constater le caractère mitigé des sentiments de Tourguéniev. « Oh ! mon Dieu, je le sens maintenant, combien j'aurais adoré un enfant qui m'aurait rappelé les traits d'une mère que j'aurais aimée... »⁶⁴⁴, ne peut notamment s'empêcher de penser l'écrivain. Or Pélaguëïa était tout sauf le fruit d'une relation d'amour : « [...] *je ne connais* même pas les traits de sa mère – je n'exagère pas en le disant [...] »⁶⁴⁵, assure l'écrivain dans la même lettre. L'existence de cette enfant ne le réjouit donc pas nécessairement : « Il y a dans tout cela quelque chose qui me fait horreur, malgré moi », confesse-t-il à ses amis. Tourguéniev assumera néanmoins ses responsabilités de père envers la petite : Pélaguëïa fut envoyée en France en septembre 1850 où, sous le nom de Pauline Tourguénieva, elle passa d'abord quelque temps dans la famille Viardot avant d'être placée dans un pensionnat pour jeunes filles. Tourguéniev veillera à ce que sa fille ne connaisse pas la pauvreté, s'occupera de son éducation, se chargera de la marier le moment venu et la soutiendra, du moins financièrement, jusqu'à sa mort. Cette relation père-fille, fondée davantage sur un sentiment de devoir que sur un véritable attachement de cœur, sera néanmoins solide et, comme nous le constaterons plus loin, constituera un facteur important dans le déroulement du restant de la vie de Tourguéniev.

Les choses étaient donc censées se dérouler comme ceci : après s'être assuré que son frère était plus ou moins convenablement établi en gentilhomme campagnard dans le village de Tourguénévo légué aux deux frères par leur père, Tourguéniev repartit à Saint-Pétersbourg pour y poursuivre ses activités littéraires. La petite Pélaguëïa-Pauline vivait désormais en France sous le toit et la protection des époux Viardot ; l'écrivain se contentait de leur faire parvenir les

⁶⁴⁰ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

⁶⁴¹ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

⁶⁴² Lettre à P. et L. Viardot, 13 (25) juillet 1850, Moscou.

⁶⁴³ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

⁶⁴⁴ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

⁶⁴⁵ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

moyens financiers nécessaires pour pourvoir à l'éducation de sa fille et, de temps en temps, d'écrire à cette dernière une lettre remplie d'instructions et de demandes d'obéissance vis-à-vis de ses protecteurs.

Un événement essentiel se produisit alors : en novembre 1850, Varvara Tourguénieva décéda à Moscou. Malgré les vives tensions qui avaient marqué la relation entre Varvara et son fils cadet durant les quelques dernières années précédant cette disparition, cette perte fut tout de même douloureuse pour l'écrivain et le marqua profondément. Le 24 novembre (6 décembre) 1850, Tourguéniev écrivit à Pauline Viardot de Moscou : « Ses derniers jours ont été bien tristes. – Dieu nous garde d'une pareille mort »⁶⁴⁶.

Avec la disparition de Varvara Tourguénieva, une avalanche de préoccupations s'abattit sur les deux frères : un héritage important à gérer, avec le lot de tracasseries et de démarches administratives qu'une telle responsabilité comporte. Il fallait également veiller au paiement des dettes contractées par la défunte mais surtout s'occuper du sort des dizaines de personnes qui l'entouraient de son vivant : « [...] elle a laissé toute cette foule d'existences qui dépendaient d'elle – on peut le dire – sur le pavé », expliquait Tourguéniev dans ses lettres à Pauline Viardot, « [...] il faut que nous fassions ce qu'elle aurait dû faire »⁶⁴⁷. Varvara Tourguénieva est en effet partie sans avoir pourvu à quoi que ce soit, et il fallut plusieurs mois à Tourguéniev – un an pour être plus précis, les derniers détails de l'héritage ayant été réglés en décembre 1851 – pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Au bout du compte, Tourguéniev se trouva certes à la tête d'un capital important et hérita notamment du domaine de Spasskoïé, mais les différentes démarches qu'il dût entamer pour rétablir complètement la situation lui coûtèrent également beaucoup de temps et d'énergie, souvent au détriment de ses activités littéraires. Une lettre de l'écrivain du 3 (15) janvier 1851 fournit un exemple des détails du règlement du sort de Varvara Bogdanovitch, ancienne pupille et fille adoptive de Varvara Tourguénieva : une affaire bien compliquée d'un point de vue émotionnel mais aussi financier, qui arrache le soupir de l'écrivain : « J'y mets assez de sang-froid et de résolution, mais cela me détraque les nerfs horriblement »⁶⁴⁸. Et le cas de Varvara Bogdanovitch n'était qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.

⁶⁴⁶ Lettre à P. Viardot, 24 novembre (6 décembre) 1850, Moscou.

⁶⁴⁷ Lettre à P. Viardot, 24 novembre (6 décembre) 1850, Moscou.

⁶⁴⁸ Lettres à P. Viardot, 3 (15) janvier 1851, Moscou.

Un vent de répression

Ivan Tourguéniev a eu beau avoir passé tout son séjour en France à raconter la Russie dans ses nouvelles, la réadaptation à la véritable réalité russe n'en fut pas moins très pénible. Les tracasseries familiales ne firent certes rien pour arranger les choses, mais les causes du problème étaient multiples. Le climat général qui régnait en Russie à l'époque où Tourguéniev décida de rentrer chez lui était extrêmement oppressant. Après la vague révolutionnaire qui avait déferlé sur la France en 1848 et l'instabilité politique qui s'ensuivit, le gouvernement russe avait opté pour le durcissement. Voici comment Pavel Annenkov décrit, dans « Две зимы в деревне и в провинции » (« Deux hivers au village et en province »), l'atmosphère de dérive répressive qui régnait en Russie dans la seconde moitié de 1848 :

По приезде из Парижа в октябре 1848 года состояние Петербурга представляется необычайным: страх правительства перед революцией, террор внутри, предводимый самим страхом, преследование печати, усиление полиции, подозрительность, репрессивные меры без нужды и без границ, оставление только что возникшего крестьянского вопроса в стороне, борьба между обскурантизмом и просвещением и ожидание войны.⁶⁴⁹

La tour de vis du gouvernement faisait son sombre ouvrage et, même si les choses avaient eu le temps de se calmer un peu avant l'arrivée de Tourguéniev dans le royaume répressif de Nicolas I^{er} en 1850, l'atmosphère générale dut faire grande impression sur l'écrivain : la censure était totale et une surveillance omniprésente pesait sur les sujets de l'Empire : la pression exercée sur les universités en tant que foyers potentiels de la pensée libérale était telle qu'elle ne tarda pas à entraîner un recul de la science et de l'enseignement, mettant aussi rapidement les intellectuels dans une situation intenable. Dans son ouvrage *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Henri Granjard commente le sentiment que cette atmosphère de répression exerça, selon lui, sur Tourguéniev : « Si pénible que pût être en France, pour un libéral, la dictature larvée du Prince-Président, on y pouvait tout de même respirer à l'aise. L'atmosphère politique de la Russie après 1848 était autrement pesante »⁶⁵⁰. Le contraste entre les deux mondes devait effectivement être extrêmement frappant pour l'écrivain et l'on peut

⁶⁴⁹ П.В. Анненков, « Две зимы в провинции и деревне. С января 1849 по август 1851 года »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, Государственное издательство художественной литературы, Москва, 1960: *Au retour de Paris en octobre 1848, il règne une ambiance particulière à St Pétersbourg: crainte d'une prochaine révolution par le gouvernement, terreur dans le pays induite par cette même crainte, poursuite de la presse, renforcement de la police, climat de méfiance, mesures répressives inconsidérées et sans limites, relégation au second plan de la question paysanne qui venait d'être soulevée, lutte entre l'obscurantisme et les lumières, imminence de la guerre.*

⁶⁵⁰ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 211.

aisément imaginer les sentiments que la Russie d'alors suscitait dans son cœur de libéral et de patriote.

Les démarches et autres tracasseries administratives liées au décès de Varvara Tourguénieva durèrent jusqu'à la fin de l'année 1851. Le moment était venu pour Tourguéniev d'être plus serein et d'essayer de profiter de son nouveau statut de riche propriétaire terrien doublé d'un homme de lettres d'ores et déjà reconnu. Mais ce fut un répit de courte durée. Un autre coup dur s'abattit sur l'écrivain quelques mois plus tard : Nikolaï Gogol décéda le 21 février (4 mars) 1852. « [...] Скажу Вам без преувеличения, с тех пор, как я себя помню, ничего не произвело на меня такого впечатления, как смерть Гоголя [...] »⁶⁵¹, confessa-il au slavophile Ivan Aksakov quelques jours après l'événement.

Nikolaï Gogol était devenu de son vivant l'idole de toute une génération, sa prose ayant fait des alliés autant parmi les slavophiles que les occidentalistes. La figure de l'initiateur du réalisme russe se présentait à ce titre comme une sorte de trait d'union symbolique entre les deux camps. À en juger par ses lettres, Tourguéniev vécut la disparition de Gogol comme un drame personnel qui mobilisa tout son être pendant un long moment. Dix jours avant sa mort, Gogol, malade et en pleine crise existentielle et métaphysique, détruisit toutes ses œuvres non publiées, et notamment la seconde partie des *Âmes mortes*. Dans sa lettre à Pauline Viardot où il parle à son amie de la signification de cette disparition pour les lettres russes, Tourguéniev qualifie ce geste de « suicide moral » qui ne faisait qu'aggraver le sentiment de la terrible perte que le départ prématuré de l'écrivain suscitait, selon les propres termes de Tourguéniev, chez tous les Russes⁶⁵².

Ce sentiment de chagrin et de perte fut exacerbé chez Tourguéniev par l'attitude des autorités face à la disparition de Gogol ainsi que par la façon dont son décès fut traité par la presse, muselée par la censure. Les modestes origines de l'auteur du *Révizor*, son rôle d'initiateur de l'école « naturelle », qui dénonçait de manière un peu trop directe les travers sociaux du régime en place⁶⁵³, tout cela indisposait les décideurs qui refusaient de voir en Gogol un génie littéraire. Tout fut dès lors mis en œuvre pour étouffer l'importance de l'événement que fut sa mort. Le 26 février (9 mars) 1852, Tourguéniev écrivit de Saint-Petersbourg ces quelques lignes amères à son collègue et homme de lettres Evguéni Féoktistov : « Что Вам сказать о впечатлении, произведенном его смертью здесь? Все говорят о ней как-то

⁶⁵¹ Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Petersbourg : *Je vous le dis sans exagérer, aussi loin que je puisse me souvenir, aucun événement ne m'a autant marqué que la mort de Gogol.*

⁶⁵² Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Petersbourg.

⁶⁵³ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 211.

вскользь и холодно»⁶⁵⁴. De même, il déplore l'attitude diffamatoire de certains censeurs, celle de Moussine-Pouchkine par exemple, le chef du comité de censure de la capitale à l'époque : « [...] что касается до впечатления, произведенного здесь его смертью... да будет Вам достаточно знать, что попечитель здешнего университета г. Мусин-Пушкин не устыдился назвать Гоголя публично писателем лакейским. [...] Г. Мусин-Пушкин не мог довольно надивиться дерзостью людей, жалеющих о Гоголе »⁶⁵⁵. Sur l'ordre des autorités, les journaux des deux capitales ignorèrent la mort de l'écrivain. « Imaginez-vous que la censure d'ici interdit déjà de mentionner son nom !!! »⁶⁵⁶, s'indigne l'écrivain dans une autre lettre à Pauline Viardot. Ivan Tourguéniev voulut parer à l'injustice et rendre hommage, dans un article nécrologique, au génie du défunt et à sa grande contribution au développement des lettres russes. Ce texte fut naturellement rejeté par les censeurs de la capitale et interdit de publication mais Tourguéniev persévéra et, grâce à ses relations dans les cercles journalistiques moscovites, il fit paraître la nécrologie dans les *Nouvelles de Moscou*. Cet acte de désobéissance suffit pour ordonner l'arrestation de l'écrivain, qui écopa d'une peine d'emprisonnement dans le bureau de police de son quartier avant d'être relégué à la campagne pour un temps indéterminé.

Bien évidemment, cet article dissident n'était qu'un prétexte pour les autorités. Alexandre Nikitenko, alors censeur du *Contemporain*, nota à propos de la condamnation de Tourguéniev dans son journal intime : « On a voulu marquer au fer rouge la profession d'écrivain »⁶⁵⁷. Car il s'agissait précisément de cela : faire taire la libre pensée en punissant, à titre d'exemple, l'auteur des célèbres *Mémoires d'un chasseur*. C'est de cette façon également que Tourguéniev perçut la peine qui lui avait été infligée. « Ça n'a été qu'un prétexte – l'article en lui-même étant parfaitement insignifiant – il y a longtemps qu'on me regarde de travers – on s'est accroché à la première occasion venue »⁶⁵⁸, racontait Tourguéniev dans un message qu'il avait fait parvenir clandestinement de sa cellule aux époux Viardot. Dans une courte autobiographie écrite des années plus tard, il écrira également : « В 1852 году Тургенев за напечатание статьи о Гоголе (в сущности же за «Записки охотника») был отправлен на

⁶⁵⁴ Lettre à E. Féoktistov, 26 février (9 mars) 1852, Saint-Petersbourg : *Que vous dire quant à ce que son décès a eu comme effet ici ? Tous en parlent comme qui dirait d'un ton froid, détaché.*

⁶⁵⁵ Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Petersbourg : *En ce qui concerne l'effet produit ici par son décès... sachez que le curateur de notre université, M. Moussine-Pouchkine, n'a pas hésité à qualifier Gogol publiquement d'écrivain laquais. [...] M. Moussine-Pouchkine ne cessait de s'étonner de l'insolence de ceux qui regrettaient Gogol*

⁶⁵⁶ Lettre à P. Viardot, 4 (16) mars 1852, Saint-Petersbourg.

⁶⁵⁷ Cité d'après Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 211.

⁶⁵⁸ Lettre à L. et P. Viardot, 1 (13) mai 1852, Saint-Petersbourg.

жительство в деревню, где пробыл два года»⁶⁵⁹. Dans ce petit texte autobiographique, Tourguéniev omit de mentionner sa réclusion au poste de police - qui dura tout de même du 16 avril au 18 mai 1852, c'est-à-dire plus d'un mois – sans doute en raison des conditions de détention presque plaisantes, si l'on peut dire, dont l'écrivain y bénéficia : une bonne chambre, des livres à disposition, de nombreuses visites. Annenkov nota à ce sujet dans ses mémoires : «Замечательно, что сам он отзывался всю жизнь о событии без малейшего признака злобы, без чувства оскорбленной личности, почти равнодушно »⁶⁶⁰, précisant aussi que, selon lui, le mois passé au commissariat de police apporta beaucoup à Tourguéniev : il lui attira les sympathies de ses compatriotes et permit à l'écrivain de travailler en toute sérénité sur *Мойтоу*, le récit qui vit le jour précisément au moment où Tourguéniev se trouvait derrière les barreaux.

« Гораздо хуже ареста была последовавшая за ним административная высылка в деревню, без права выезда из нее – во-первых, потому, что она могла продолжаться неопределенное количество лет, а во-вторых, потому, что Тургенев лишился возможности, имея к этому все нужные средства, располагать собою»⁶⁶¹, affirme dans son témoignage Pavel Annenkov, proche ami de l'écrivain et, à ce titre, certainement très bien informé à ce sujet. Ivan Tourguéniev avait perdu l'habitude des séjours prolongés dans la campagne russe en particulier en période hivernale. Or l'hiver 1852 fut justement très précoce et très rude. En conséquence, malgré les différentes visites que l'écrivain reçut pendant son exil forcé à Spasskoïé⁶⁶², le fait de devoir restreindre ses déplacements à un espace confiné et d'avoir à subir des contrôles réguliers de la part de la police locale représenta très certainement une énorme contrainte pour cet homme habitué à parcourir l'Europe en toute liberté. En écrivant à Pauline Viardot à la mi-octobre 1852, pendant qu'une tempête de neige s'abattait sur l'arrondissement d'Orel, Tourguéniev se plaignait de la solitude : « Pas de musique, pas d'amis ; que dis-je ? pas même de voisins pour s'ennuyer ensemble ! »⁶⁶³. Mais Tourguéniev ne baissait pas les bras et il trouva une parade très efficace contre l'ennui de la campagne : multiplier ses

⁶⁵⁹ И.С. Тургенев, « Иван Сергеевич Тургенев », *op. cit.*, c. 201 : *En 1852, Tourguéniev fut envoyé en exil à la campagne, où il demeura deux ans, pour avoir publié un article sur Gogol (en réalité pour avoir écrit les « Mémoires d'un chasseur »).*

⁶⁶⁰ П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, c. 640 : *Il est remarquable qu'il n'ait jamais lui-même manifesté au cours de sa vie la moindre acrimonie quant à cet événement, aucun sentiment d'humiliation personnelle, mais presque de l'indifférence.*

⁶⁶¹ *Ibid.*, c. 641 : *Bien pire que l'arrestation fut l'exil à la campagne qui s'ensuivit, avec assignation à résidence, tout d'abord parce que cet exil indéterminé pouvait éventuellement durer plusieurs années et ensuite parce qu'il privait Tourguéniev de disposer de lui-même, alors qu'il avait tous les moyens nécessaires pour le faire.*

⁶⁶² Le jeune écrivain Léontiev s'y rendit à la fin de décembre 1852, l'acteur Chtchepkine, l'écrivain Ivan Aksakov, le poète Athanase Fet, pour ne citer qu'eux – durant l'année 1853.

⁶⁶³ Lettre à P. Viardot, 13 (25) octobre 1852, Spasskoïé.

correspondants et surtout travailler d'arrache-pied, ainsi que ses lettres rédigées durant l'hiver 1852-1853 en témoignent⁶⁶⁴.

L'exil à Spasskoïé dura dix-sept mois – de juin 1852 à décembre 1853 – la levée officielle de la punition ayant été prononcée en novembre 1853. Tourguéniev ne tarda pas ensuite à quitter son domaine pour regagner la capitale. Il s'agit d'un moment marquant dans la biographie de l'écrivain. Il ne regretta ni le geste qu'il avait osé en hommage à la mémoire de Gogol ni les sanctions qui en découlèrent. En 1867, alors qu'il travaillait sur les *Souvenirs de vie et de littérature*, Tourguéniev reparla de ces quelques mois de sa vie et considéra *a posteriori* cette expérience comme un apport bénéfique dans l'évolution de son talent littéraire : « Но всё к лучшему; пребывание под арестом, а потом в деревне принесло мне несомненную пользу: оно сблизило меня с такими сторонами русского быта, которые, при обыкновенном ходе вещей, вероятно, ускользнули бы от моего внимания »⁶⁶⁵. Une attitude similaire transparaît dans les lettres écrites au moment de son exil, témoignant de la nature optimiste et positive de l'écrivain, son principal rempart dans une vie parsemée d'obstacles et de problèmes.

Une crise identitaire aux raisons multiples

Le déchaînement en Russie de toutes les répressions, les problèmes familiaux, l'éloignement des amis très chers restés en France, le désaveu et la mort de la mère, le pénible processus du règlement des détails administratifs et personnels qui s'ensuivirent, la disparition de l'idole littéraire que représentait Gogol, la condamnation pour ses convictions et puis l'exil... Force est de constater que les retrouvailles furent pour le moins pénibles. Le ton volontiers mélancolique de la plupart des lettres de l'écrivain de cette période, en particulier celles écrites aux Viardot, n'étonne guère dans ces circonstances.

Pourtant, la plupart des biographes semblent passer sous silence l'état proche de la dépression que Tourguéniev connut au tout début des années 1850. Seul peut-être Henri Granjard met clairement la chose en évidence. Une partie du chapitre « Les années "cinquante" » de sa monographie est consacrée à l'explication de l'état psychologique dans lequel Tourguéniev se trouvait. On y lit notamment les lignes suivantes : « Pendant les années

⁶⁶⁴ Voir, à titre d'exemple, la lettre à A. Kraïevski du 15 (27) 1852, celle à I. Aksakov du 28 décembre 1852 (9 janvier 1853), etc.

⁶⁶⁵ И.С. Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, c. 299 : *Mais tout fut bénéfique ; l'arrestation et puis l'exil à la campagne me furent d'une aide incontestable : tout cela m'a rapproché de certains aspects de la vie quotidienne russe qui m'auraient inmanquablement échappés si ma vie avait suivi son cours normal.*

décisives de son âge mûr Tourguéniev passe par une crise morale et métaphysique »⁶⁶⁶. Granjard considère que la crise en question trouve son origine dans les événements de 1848 dont l'écrivain avait été témoin en France et qui avaient entraîné une profonde désillusion, un bouleversement de la représentation de la démocratie qui était auparavant la sienne. Granjard estime également que la retraite forcée que Tourguéniev subit entre 1852 et 1853 servit de catalyseur au développement de cette crise, qui se prolongea par ailleurs jusqu'en 1858 (l'époque où l'écrivain acheva le *Nid de gentilshommes*) ; elle se traduisit, selon le chercheur, par la remise en question de la part de Tourguéniev de son propre talent littéraire et par une évolution importante de son *credo* artistique⁶⁶⁷. Sans chercher à réfuter le raisonnement de Granjard dont la vision des choses nous semble globalement exacte, nous voudrions lui apporter quelques nuances.

Granjard a raison d'affirmer que la conception que Tourguéniev se faisait de la liberté fut entamée dans la seconde moitié de 1848 : l'évolution du ton des lettres de l'écrivain à cette période – de l'enjouement et l'enthousiasme, au début de la Révolution, au désabusement quelques mois plus tard – le confirme indirectement. Il est également évident que ce basculement d'idées déstabilisa Tourguéniev et contribua à fragiliser davantage sa santé mentale. En revanche, nous ne partageons pas l'opinion du chercheur quant à la source de la crise en question. Granjard affirme en effet que c'est précisément dans la désillusion profonde que Tourguéniev avait subie en 1848 qu'il faut chercher la clef du problème. De notre côté, les raisons intrinsèques de la crise morale de l'écrivain nous semblent en réalité multiples : c'est à l'accumulation de tous les facteurs familiaux et politiques exposés ci-dessus qu'il faudrait l'imputer.

Par ailleurs, Granjard date le développement de la crise morale de Tourguéniev de l'hiver 1852-1853, que l'écrivain exilé passa à Spasskoïé. Il dit notamment : « L'hiver 1852-1853 est le dernier qu'il ait passé dans la campagne russe. C'est dans cette retraite forcée que mûrit la crise intérieure [...] »⁶⁶⁸. Or, de notre point de vue, la crise en question commença à se manifester bien plus tôt, et plus précisément dès le retour de Tourguéniev en Russie. Les lettres de l'écrivain écrites dans la seconde moitié de 1850 et durant toute l'année 1851 comportent certains signes avant-coureurs de la crise qui fut celle d'un homme aux prises avec ses propres doutes identitaires et faisant face à une difficile réadaptation dans le pays, pourtant censé être sa Patrie. Voici quelques explications.

⁶⁶⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 211.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 215-217.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 217.

À son retour au pays, Tourguéniev se découvre une célébrité dont il n'avait pas pris la pleine mesure en vivant en Europe : le public russe connaît et goûte ses *Mémoires d'un chasseur*, ses pièces sont jouées dans les deux capitales – le mois de janvier 1851 vit la représentation de *La Provinciale овинциалка*, à Moscou ; *Le fil rompt où il est mince*, fut présenté au public en décembre 1851 à Saint-Pétersbourg ; *Le Pain d'autrui* fut mis en scène en janvier 1852. *Un mois à la campagne*, interdit par la censure, jouissait d'un grand succès dans les salons artistiques de la capitale⁶⁶⁹. Pourtant, à la même époque, tout en se réjouissant du succès de ses œuvres dans la presse et sur les planches, Tourguéniev confesse à certains de ses correspondants être en perte de motivation pour continuer à écrire. Il écrit notamment à Ivan Aksakov qui vient de solliciter sa contribution à son édition en décembre 1851 :

Мне нечего говорить, что я с охотой соглашаюсь участвовать в Вашем сборнике; боюсь только, что не сумею сделать ничего порядочного – готового у меня не имеется – ни одной строки – а нежелание писать, о котором я Вам, помнится, говорил в Москве – усиливается с каждым днем. Мне, с одной стороны, хочется не говорить, а слушать – а с другой – о чем говорить и как говорить – теперь?⁶⁷⁰

Tourguéniev explique cet état à son correspondant par la recherche de nouvelles impressions, par l'attente d'avoir quelque chose de réellement intéressant à exposer. « Это не апатия, не усталость »⁶⁷¹, explique-t-il son état d'esprit à son correspondant. Il s'agit d'un vide *a priori* inexplicable et qui demande simplement à être rempli.

Tourguéniev répète la même idée dans la lettre au publiciste Mikhaïl Pogodine, écrite exactement au même moment :

[...] признаться Вам, большой охоты к писанию в себе я не чувствую. Мне как-то хочется не отдыхать – (отдыхать-то не от чего) – а помолчать, послушать, поглядеть, поучиться. Настанет ли за этой эпохой страдательного воспринимания новая эпоха деятельности – или я окончательно успокоюсь, признав, что истощил запас того, что мне следовало сказать и сделать, - не знаю.⁶⁷²

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 214.

⁶⁷⁰ Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg : *J'accepte sans réserve et avec enthousiasme de participer à votre recueil ; j'ai simplement peur de ne rien pouvoir faire de convenable, je n'ai rien de prêt, pas une seule ligne, et ce manque d'appétit pour l'écriture dont je vous avais entretenu à Moscou, je m'en souviens, ne fait que s'intensifier de jour en jour. D'un côté j'ai envie d'écouter et non de parler, mais d'un autre côté de quoi parler et comment parler désormais ?*

⁶⁷¹ *Ce n'est pas de l'apathie ou de la fatigue [...].*

⁶⁷² Lettre à M. Pogodine, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg : [...] *pour tout vous avouer, je ne ressens pas une grande envie d'écriture. Ce n'est pas que j'aie envie de me reposer (me reposer de quoi ?), mais de me taire, d'écouter, d'observer, d'apprendre. Est-ce que cette période de douloureuse assimilation sera suivie d'une nouvelle période d'activité, ou bien devrais-je finalement me ranger sereinement au constat que j'ai épuisé la réserve de ce qu'il me fallait dire et faire, je ne le sais.*

L'apathie et le manque d'envie d'écrire persista chez l'écrivain durant plusieurs mois. En février 1852, Tourguéniev adresse les lignes suivantes à Sergueï Aksakov, un autre de ses correspondants réguliers de l'époque : « Не пишется что-то – по крайней мере ничего порядочного не пишется [...] »⁶⁷³. Il avoua également à Pauline Viardot en avril de la même année : « Vous me demandez dans une de vos précédentes lettres pourquoi je ne vous parlais jamais de mes travaux littéraires. C'est qu'en effet j'ai fait peu de choses depuis mon retour en Russie »⁶⁷⁴.

Henri Granjard attribue ce silence littéraire à la profonde remise en question que Tourguéniev vivait en ce début des années 1850 et considère que ces doutes en sont la conséquence directe : « Les hésitations de Tourguéniev écrivain sont une des manifestations extérieures de cette crise »⁶⁷⁵, dit-il notamment.

Ceci correspond sans aucun doute à la réalité. Cependant, Granjard qualifie toujours cette crise de « simplement » existentielle et l'attribue au brusque changement de vision du monde de l'écrivain après la Révolution de 1848. Il nous semble toutefois que la situation était bien plus complexe et que les raisons de cette apathie créative résident dans plusieurs facteurs :

- le choc que le retour au pays natal après trois années d'absence provoqua chez Tourguéniev ;
- la multiplication des problèmes familiaux qui accompagnèrent la vie de l'écrivain durant plusieurs mois après son retour;
- la perte de repères culturels clairement définis, conséquence de l'éloignement du sol culturel natal pendant une longue période – c'est ce que les anthropologues d'aujourd'hui appelleraient un « choc identitaire » ;
- et enfin, la perte des repères littéraires qui se produisit dans l'esprit de Tourguéniev malgré lui.

Cette perte de repères ne tient pas seulement à la disparition de Gogol. En effet, pendant que l'écrivain parcourait l'Europe entre 1847 et 1850, les milieux littéraires russes avaient subi des changements radicaux. La première année 1847 à elle seule vit la publication de plusieurs œuvres qui marquèrent à tout jamais le paysage littéraire russe. Pavel Annenkov y fait d'ailleurs clairement allusion dans ses mémoires :

⁶⁷³ Lettre à S. Aksakov, 2 (14) février 1852, Saint-Petersbourg : *Je n'arrive pas à écrire, en tout cas je ne rédige rien de convenable.*

⁶⁷⁴ Lettre à P. Viardot, 24 avril (6 mai) 1852, Saint-Petersbourg.

⁶⁷⁵ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 216.

Удивительный был этот 1847 год. По странной случайности к нему относится единовременное появление замечательных памятников литературы. Тогда были кончены и опубликованы «Обыкновенная история» И.А. Гончарова, «Бедные люди» Ф.М. Достоевского, «Антон-горемыка» Д.В. Григоровича – произведения, открывавшие новые дороги талантам и возвещавшие цветение литературы в скором будущем.⁶⁷⁶

On était au bord de penser que la prophétie de Béliński et de tous ceux qui croyaient en l'épanouissement rapide des lettres russes, dans le sillage des œuvres de Pouchkine et de Gogol, était sur le point de se réaliser. Malheureusement, la vague révolutionnaire de 1848 et le durcissement de la censure en Russie qu'elle provoqua anéantirent cet espoir de grands moments littéraires à venir formulé par Annenkov. Néanmoins, le processus fut enclenché et la littérature russe était visiblement prête à entrer dans une nouvelle phase de son développement.

Vissarion Béliński était mort, et les préceptes de l'école « naturelle » semblaient avoir perdu de leur actualité ; les moyens que ce mouvement mettait à disposition des auteurs qui souhaitaient s'engager sur cette voie n'étaient plus en adéquation aux exigences du temps, ce qui poussait les hommes de lettres russes à chercher une autre approche esthétique et d'autres procédés de représentation. On comprend dès lors mieux les interrogations de Tourguéniev quant au chemin à emprunter, interrogations d'ailleurs clairement formulées dans une de ses lettres à Annenkov citée ci-dessus – « [...] о чем говорить и как говорить – теперь? »⁶⁷⁷ - ainsi que ses hésitations à poursuivre ses activités littéraires.

Tout cela aussi explique la crise de fécondité que l'on constate chez Tourguéniev pendant les deux premières années qui suivirent son retour. L'écrivain rédige et fait publier seulement cinq nouvelles – «Les Chanteurs » en août-septembre 1850, « Le Rendez-vous » en octobre 1850, « Le Pré Béjine » et « Cassien de la belle Métcha » (les deux au début de 1851), « Trois rencontres », entre la fin de 1851 et le début de 1852 – et trois pièces : *La Provinciale* et *Conversation sur la grand-route* (les deux en 1850) et *Un soir à Sorrente* qui date de l'hiver 1852. Une quantité respectable en soi mais qui est tout de même loin de rivaliser avec la productivité de l'écrivain au cours des années précédentes. De plus, la plupart de ces œuvres avaient déjà été projetées par Tourguéniev avant son retour en Russie. Cela nous amène à penser que, entre l'été 1850 et le printemps 1852, à chaque fois que Tourguéniev saisissait la plume, il

⁶⁷⁶ П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 640 : Cette année 1847 fut étonnante. Par un étrange hasard, on vit apparaître en même temps plusieurs monuments remarquables de la littérature. C'est à ce moment-là que furent terminés et publiés « Une histoire ordinaire » de I.A. Goncharov, « Pauvres gens » de F.M. Dostoïevski, « Antoine le pauvre hère » de D.M. Grigorovitch, des œuvres qui ouvraient de nouvelles portes aux talents et annonçaient le renouveau tout prochain de la littérature.

⁶⁷⁷ Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Petersbourg : [...] De quoi parler et comment parler désormais ?

cherchait surtout à réaliser quelques projets qui germaient depuis bien longtemps dans sa tête et à se débarrasser ainsi des vestiges du passé, à faire en quelque sorte table rase des impressions emmagasinées et à se préparer, de façon peut-être inconsciente, à une nouvelle étape qui allait bientôt marquer son parcours littéraire.

Un long chemin vers la renaissance

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce sont les événements de 1852 – la mort de Gogol, l'emprisonnement, l'exil – qui tirèrent Tourguéniev de sa léthargie littéraire. À partir de cette période, l'écrivain revint progressivement à la réalité et reprit conscience du rôle qu'il avait à jouer dans l'évolution des lettres et de toute la société russes, vers la modernité et vers une plus grande liberté.

Cette renaissance ne se fit cependant pas en un jour, et s'étala sur plusieurs semaines voire sur quelques mois pour aboutir finalement à un regain d'énergie créatrice et, au bout du compte, à une reconstruction de son sentiment d'appartenance. Voici quelques extraits des lettres de Tourguéniev de cette période qui illustrent le passage d'un état de déprime vers le renouveau littéraire qu'il vécut, en passant par une prise de conscience nouvelle de son rôle, de son destin et de son identité.

La correspondance de l'écrivain rédigée dans les jours qui suivirent l'annonce de la mort de Gogol est empreinte du choc de la perte, comme on pouvait s'y attendre. « Un bien grand malheur nous frappe »⁶⁷⁸, écrivit-il une semaine après les événements à Pauline Viardot. Toute cette lettre, que Tourguéniev mit plusieurs jours à rédiger, est marquée par la douleur qu'il éprouvait, doublée de l'incompréhension du dernier geste du défunt, qui avait tenu à détruire tous ses écrits : « Mais de quel droit emporter tous ces trésors avec soi ? N'étaient-ils déjà pas devenus notre bien à tous ? »⁶⁷⁹. Tourguéniev sentait que Viardot n'était pas capable, en sa qualité de Française, de prendre la pleine mesure du malheur qui déchirait son âme (« [...] il faut être Russe pour le sentir », lance-t-il dans la même lettre) ; c'est vers ses amis littérateurs russes qu'il préférera alors se tourner en ce moment difficile, afin de communier avec eux dans sa peine. Les lettres de Tourguéniev laissent entrevoir un homme pétrifié par les divers sentiments qui l'envahissent : « [...] тяжело, мрачно и душно... Мне, право, кажется, что какие-то темные волны без плеска замкнулись над моей головой – и иду я на дно,

⁶⁷⁸ Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Petersbourg.

⁶⁷⁹ Lettre à P. Viardot, 4 (16) mars 1852, Saint-Petersbourg.

застывая и немея»⁶⁸⁰, écrivit-il à son ami et collègue Féoktistov le 26 février, soit quelques jours seulement après le décès de Gogol. Le contenu de cette même lettre sous-entend qu'Evguéni Féoktistov avait adressé à Tourguéniev une demande pour rédiger un article nécrologique à la mémoire du défunt, ce fameux texte qui allait coûter à l'écrivain sa liberté. Tourguéniev, certainement un des plus fervents admirateurs de Gogol, paraît pourtant peu sûr de sa capacité à remplir cette mission : « В этом случае нельзя сесть и писать, не обдумавши – надо попасть в тон – а уж думать о необходимости попадать в том, когда говоришь о смерти Гоголя, тяжело и даже жестоко »⁶⁸¹, fait-il remarquer. Affirmation faisant naturellement écho à ce manque d'énergie créatrice mentionné par Tourguéniev dans ses récents courriers.

Une fois passé ce choc, Tourguéniev se met à s'interroger avec intensité sur la signification des événements, pour tenter de les comprendre, de leur donner du sens, autant que faire se peut. « Эта старшая смерть – историческое событие – понятна не сразу »⁶⁸², écrivit-il à Ivan Aksakov le 3 (15) mars, voyant dans cette mort le résultat d'un face à face d'un Russe, fût-il un génie, avec son pays. « Трагическая судьба России отражается на тех из русских, кои ближе других стоят к ее недрам – ни одному человеку, самому сильному духу, не выдержать в себе борьбу целого народа – и Гоголь погиб! »⁶⁸³, conclut-t-il. Face aux diffamations et – pire – à l'ignorance dont certaines personnes faisaient preuve dans ces circonstances, Tourguéniev suggère à son correspondant Aksakov de réserver à ce genre d'attitude un traitement adéquat : « Благородным людям должно теперь крепче, чем когда-нибудь, держаться за себя и друг за друга. Пускай хоть эту пользу принесет смерть Гоголя... »⁶⁸⁴ ; il voit dans ces événements une occasion supplémentaire de se souvenir de qui on est, ainsi que du rôle qu'on est appelé à jouer, en sa qualité d'honnête homme. Au moment où Tourguéniev écrivait ces lignes, sa mélancolie était à son apogée et, après avoir rendu un ultime hommage à Gogol dans son article nécrologique, il semble avoir toujours du mal à réapproprier sa plume. Il écrit en tout cas les lignes suivantes à Pauline Viardot le 21 mars (2

⁶⁸⁰ Lettre à E. Féoktistov, 26 février (9 mars) 1852, Saint-Pétersbourg : [...] *lourdeur, noirceur et étouffement... A vrai dire, il me semble qu'une espèce de vague de plomb s'est refermée au-dessus de ma tête et que je me déplace au fond d'un creux, figé et engourdi.*

⁶⁸¹ *Dès lors il est impossible de s'asseoir et d'écrire sans se dire qu'il faut se mettre dans le ton, et le simple fait de penser devoir se mettre dans le ton, quand on parle de la mort de Gogol, c'est douloureux, voire cruel.*

⁶⁸² Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Pétersbourg : *Cette mort terrible, cet événement historique, n'est pas compréhensible d'un coup.*

⁶⁸³ *Le destin tragique de la Russie se reflète sur ceux des Russes qui sont plus proches de ses entrailles que les autres ; personne, même le plus résistant des esprits, ne peut contenir en lui la lutte de tout un peuple, et Gogol est mort !*

⁶⁸⁴ *Les personnes de cœur doivent désormais et plus que jamais résister et se serrer les coudes. Que la mort de Gogol soit salutaire ne fût-ce que pour cela...*

avril) 1852 : « [...] je me sens triste, morose et profondément ennuyé. – Je n’ai pas eu [...] une heure d’activité – rien... Je commence à croire que je suis ni-ni fini – comme on dit [...] »⁶⁸⁵ - un moment d’abattement, et qui confirme bien nos affirmations. Cet état ne sera cependant que transitoire.

En effet, un mois plus tard, alors qu’il subit sa détention, entre le 16 (28) avril et le 18 (30) mai 1852, Tourguéniev écrit de nouveau à Pauline Viardot une lettre dans laquelle il mentionne notamment une œuvre à laquelle il est en train de travailler : « J’ai maintenant un grand ouvrage sur le tapis. Je ne sais si je le mènerai à bien – c’est un roman dont j’ai écrit déjà plusieurs chapitres »⁶⁸⁶. Le « grand ouvrage » en question est très certainement le roman *Deux générations* – un vaste projet qui, même s’il ne fut jamais achevé, témoigne que l’envie d’écrire lui était revenue, que Tourguéniev avait à nouveau ressenti ce besoin intérieur de manier la plume (« друг[ая] внутренн[ая] необходимост[ь] »⁶⁸⁷) qu’il n’arrivait plus à ressentir, ce dont il se plaignait dans une lettre à Aksakov en décembre 1851⁶⁸⁸. S’agit-il d’un effet produit par l’ennui de la détention ? C’est possible, mais en partie seulement. Une véritable « fermentation » de l’esprit avait commencé chez Tourguéniev, et celle-ci allait bientôt entraîner une meilleure compréhension de son rôle d’écrivain, avec une appréhension plus déterminée de son activité littéraire qu’il veut plus consciente et mieux ciblée.

Les retombées de ce processus de maturation créatrice ne furent pas immédiates car elles sous-entendaient, de la part de Tourguéniev, un réexamen quasi complet de sa méthode de travail, de son approche et de ses sources d’inspirations. Cela tombait bien en quelque sorte car, à la suite de ses déboires avec la justice, Tourguéniev décida de ne rien faire paraître pendant quelque temps : à l’exception des *Mémoires d’un chasseur*, publiés en volume en septembre 1852 – cette publication était initialement prévue pour le printemps mais elle fut retardée par des raisons de prudence – il ne fit paraître aucune autre de ses œuvres. Ce qui n’indique nullement l’absence totale d’inspiration chez lui. La fermentation intellectuelle qui envahissait son esprit s’accompagnait simplement d’une difficulté à écrire et s’exprimait surtout à travers un confus désir de laisser parler sa plume, signe de l’avènement d’une nouvelle ère dans l’œuvre de l’écrivain. Or, l’envie d’écrire le démangeait véritablement. Dans un courrier adressé début octobre 1852 à son jeune ami et homme de confiance Ivan Minitski, Tourguéniev déclare : « Я

⁶⁸⁵ Lettre à P. Viardot, 21 mars (2 avril) 1852, Saint-Pétersbourg.

⁶⁸⁶ Lettre à P. Viardot, 24 avril (6 mai) 1852, Saint-Pétersbourg.

⁶⁸⁷ *Une autre nécessité intérieure.*

⁶⁸⁸ Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg.

решился долгое время ничего не печатать – но тем сильнее желаю работать [...] »⁶⁸⁹. Il se sentait de plus en plus prêt à se relancer dans l'écriture, mais tente en même temps de retenir sa fièvre littéraire : le temps était venu pour lui de tâcher de trouver une voie davantage en conformité avec les exigences du temps et avec lui-même, d'élaborer une *nouvelle manière* d'écrire. Plus loin, nous examinerons la façon dont Tourguéniev s'y prit pour atteindre ses objectifs.

2. L'AUTRE, CET ÊTRE AU VISAGE CHANGEANT : L'ALTÉRITÉ VUE À TRAVERS LA CORRESPONDANCE DE TOURGUÉNIEV (1850-1856)

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que, s'agissant de la représentation de l'Autre chez Tourguéniev durant les années antérieures, deux groupes principaux et complémentaires se trouvèrent dans la ligne de mire de l'écrivain. Le premier groupe fut constitué d'étrangers au sens large et classique, c'est-à-dire de toutes les personnes ne partageant pas les origines russes de l'écrivain, tandis que le second fut composé d'Autres, plus proches de l'écrivain puisqu'il s'agit de Russes, mais qui lui semblaient néanmoins étrangers après tant de temps passé en Europe à s'imprégner d'une culture et d'un style de vie éloignés, à s'interroger sur la pertinence de sa vision du monde reçue en complément avec son éducation quasi européenne, à douter de son propre sentiment d'appartenance, enfin.

La première des deux catégories des Autres tourguéniéviens était principalement représentée par des Européens dont les Allemands et les Français formaient la grande majorité. Il s'agit d'un groupe de figures très vaste que Tourguéniev apprit à connaître et à percevoir comme catégorie spécifique dès son jeune âge et dont il approfondit la connaissance avec le temps, à travers les études et au contact direct avec d'autres cultures. On peut dire que les Autres non-russes formaient un groupe relativement familier et homogène yeux de Tourguéniev ce qui ne l'empêchait pas à s'en faire une image hautement stéréotypée : ainsi, dans les œuvres de Tourguéniev, les Allemands sont systématiquement rigoureux et ponctuels, les Français exercent souvent un métier artistique, etc. La situation n'évolua pas, même lorsque l'écrivain eut l'occasion de côtoyer de très près et durant une période prolongée les Européens – lors de ses études berlinoises par exemple, ou encore durant son immersion dans la vie française entre

⁶⁸⁹ Lettre à I. Minitski, 5 (17) octobre 1852, Spasskoïé : *J'avais décidé de ne rien publier pendant longtemps mais j'ai d'autant plus envie de travailler.*

1847 et 1850. Le regard que Tourguéniev portait sur ces personnes demeurait curieux, observateur et invariablement distant, comme s'il continuait à les étudier en évitant soigneusement de s'identifier à eux.

La deuxième catégorie des Autres, telle qu'elle émergea au fil de notre analyse, est constituée des Russes, un groupe que Tourguéniev connaissait évidemment très bien. Mais il est clair qu'il s'agissait d'une connaissance d'un genre bien différent, plus intuitive, acquise spontanément dans l'environnement naturel de l'écrivain depuis l'enfance. Si l'Homme russe finit par s'ériger en une figure de l'altérité dans l'esprit de l'écrivain, c'est bien à la suite du contexte socio-culturel très spécifique qui avait bercé son enfance. La société russe, en particulier les couches nobles et aisées de celle-ci, cultiva durant plusieurs dizaines d'années une attitude de détachement, voire de rejet de sa culture d'origine et développa au bout du compte une culture spécifique hybride et des pratiques culturelles aliénées – ni vraiment russes ni tout à fait européennes. Cependant, au moment où Tourguéniev fit son entrée dans les cercles intellectuels actifs, la situation était en train de changer : alors que toutes les nations européennes vivaient un renouveau de leur sentiment national, la société russe se lançait, quant à elle, à la recherche de son identité culturelle et cherchait à élaborer ses propres codes. Ce long chemin d'autodétermination identitaire devait d'abord en passer pour les Russes par une meilleure connaissance de soi-même et de son caractère national. On peut dire que Tourguéniev participa activement, à son échelle, à ce processus, en créant dans les années 1840, des œuvres littéraires qui visaient à raconter la Russie et les Russes à ses propres compatriotes culturellement égarés... autant qu'il l'était lui-même.

Voyons si cette double vision de l'Autre persista durant les années 1850-1856 chez Tourguéniev, en tâchant d'en relever la nature d'abord dans les lettres de l'écrivain, et ensuite dans ses œuvres.

Peu d'Européens dans la correspondance de Tourguéniev

Le retour d'Ivan Tourguéniev en Russie fut éminemment compliqué, ainsi que nous l'avons vu plus haut, aussi la correspondance de l'écrivain pendant cette période porte-t-elle naturellement l'empreinte d'un trouble dans sa perception de la figure de l'Autre.

Commençons par préciser que l'attention que l'écrivain porte dans sa correspondance à la première catégorie des Autres – aux Européens non-russes – est alors très limitée. Seules quelques observations au sujet de certains traits de caractère, qu'il trouvait chez les personnes d'origine étrangère de son entourage, trouvèrent leur expression dans ses lettres. Ainsi, en

décrivant aux Viardot les difficultés que son frère et lui-même eurent à s'établir, en pleine dispute avec la mère de famille, dans le village de Tourguénévo où rien n'était prévu pour les accueillir à long terme, Tourguéniev loue les efforts de sa belle-sœur Anna Tourguénieva, née Schwartz, une Allemande russifiée, pour organiser leur ménage :

[...] la maison est fort petite, le jardin est tout à fait abandonné – pas de fruits – une absence presque complète de tout ce qui fait un ménage... enfin, il faut tâcher de se tirer d'affaire le moins mal possible. – La femme de mon frère, qui n'est pas Allemande pour rien, s'est résolument mise à la besogne depuis les deux jours que nous sommes ici – et déjà aujourd'hui nous avons une cuisine.⁶⁹⁰

Comme à son habitude, Tourguéniev fonde sa remarque au sujet de sa belle-sœur sur son propre stéréotype au sujet des Allemands qui leur attribue un amour inconditionnel de l'ordre et un sens d'organisation naturel qui se révélèrent extrêmement précieux dans les circonstances dans lesquelles se fit l'établissement des deux frères dans leur nouveau domaine.

Une autre occasion de commenter le caractère allemand se présenta à Tourguéniev lors de sa rencontre avec Athanase Fet, durant été 1853. En décrivant la personnalité de sa nouvelle connaissance à Annenkov, Tourguéniev lança notamment : « Я вчера познакомился с Фетом, который здесь проездом. Натура поэтическая, но немец, систематик и не очень умен [...] »⁶⁹¹. Il exprima la même idée à Sergueï Aksakov à qui il écrivit quelques jours plus tard au sujet de Fet : « Сам он мне кажется милым малым. Немного тяжеловат и смахивает на малоросса – ну и немецкая кровь отозвалась уваженьем к разным систематическим взглядам на жизнь и т.п. – но все-таки он мне весьма понравился »⁶⁹². Une fois de plus, le trait de caractère de son nouvel ami Fet que Tourguéniev met en avant, tout en l'attribuant au sang allemand qui coule dans ses veines, est fortement stéréotypé.

À part ces quelques petites remarques, fondées sur des clichés concernant les représentants d'une nation non-russe dans son entourage, nous ne trouverons pas d'autres observations dans la correspondance de Tourguéniev à ce sujet. Rien de plus normal *a priori* car, rentré dans son pays natal, l'attention de l'écrivain se trouve essentiellement et naturellement focalisée sur ses compatriotes. C'est la Russie et les Russes que Tourguéniev regarde en premier lieu dès son retour, découvrant à nouveau et à travers un regard différent son propre pays.

⁶⁹⁰ Lettre à P. Viardot, 23 juillet (4 août) 1850, Tourguénévo.

⁶⁹¹ Lettre à P. Annenkov, 30 mai (11 juin) 1853, Spasskoïé : *J'ai fait hier la connaissance de Fet, qui était de passage. Une nature poétique, mais un Allemand, rigide et pas très intelligent [...]*.

⁶⁹² Lettre à S. Aksakov, 5 (17) juin 1853, Spasskoïé : *Lui-même me semble plutôt un brave gars. Un peu compliqué, avec des airs de Petite Russie, et cet héritage allemand dans les veines se ressent par le respect pour des points de vue un peu trop carrés sur la vie etc. Malgré tout il m'est vraiment très sympathique.*

Le sentiment d'appartenance mis à mal

« Complexe » et « changeant » sont certainement les termes qui viennent à l'esprit lorsqu'on essaye de résumer la nature du lien que Tourguéniev semble avoir entretenu avec ses compatriotes durant ce long séjour en Russie. En tout cas, c'est ce qui ressort de la correspondance de l'écrivain de cette période. Le fait est que le sentiment d'appartenance de Tourguéniev se trouve mis à mal dès le moment où il pose son pied sur le sol russe. Le courrier rédigé durant les premiers jours de l'écrivain en Russie respire la nostalgie de la France, et plus précisément des amis franco-espagnols qui y sont restés. Étant donné le pénible contexte familial et général dans lequel l'écrivain se retrouva dès son retour en Russie, il n'est pas difficile d'en comprendre les raisons. Il venait de passer quelques années difficiles mais assez heureuses en France où l'atmosphère politique était certes complexe mais tout de même plus supportable que celle dans son pays natal, et où le chaleureux foyer des Viardot faisait oublier à Tourguéniev ses propres soucis familiaux. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que c'était d'ailleurs la mort dans l'âme que l'écrivain avait quitté l'Europe : il avait le sentiment d'être arraché à un endroit qui n'était certes pas celui de sa naissance, mais où il se sentait comme chez lui – en paix et en relative sécurité⁶⁹³ malgré la situation politique. Le moins que l'on puisse dire est que l'accueil que la Russie avait réservé à Tourguéniev et l'enchaînement des événements dramatiques auxquels il fut confronté n'avaient fait que renforcer sa mélancolie. Durant plusieurs mois, celui-ci semble, à en juger par ses lettres, à avoir du mal à replonger dans l'élément natal.

Ainsi, la lettre écrite par Tourguéniev dès son arrivée à Saint-Pétersbourg témoigne de l'abattement que ressentait l'écrivain fraîchement rentré chez lui : « Ah ! je suis bien fatigué, bien brisé, bien las. J'ai peut-être un peu trop pleuré »⁶⁹⁴. Quelques semaines plus tard, en pleine débâcle familiale, sa mélancolie va croissant et il lance alors à ses amis Viardot : « Que je suis loin de vous ! Combien de lieues nous séparent ! [...] Ne m'oubliez pas, pensez à moi, je vous en supplie... »⁶⁹⁵ et encore, quelques jours plus tard : « [...] il ne se passe pas de nuit que je ne vous voie en rêve – vous ou quelqu'un des vôtres – ce qui me rend le réveil un peu plus pénible. Je suis comme une plante mise à l'ombre – je fais tous mes efforts pour arriver à la lumière,

⁶⁹³ Voir les lettres de Tourguéniev aux Viardot datant de la veille du départ de l'écrivain en Russie, par exemple celle écrite à P. et L. Viardot le 12 (24) juin 1850 de Paris.

⁶⁹⁴ Lettre à P. et L. Viardot, 19 juin (1 juillet) 1850, Saint-Pétersbourg.

⁶⁹⁵ Lettre à P. et L. Viardot, 4 (16) juillet 1850, Moscou.

mais la lumière est si loin ! »⁶⁹⁶. Il faudra beaucoup de patience et de persévérance à Tourguéniev pour surmonter ce sentiment de nostalgie engendrée par le trop vif contraste entre les contextes et les modes de vie extrêmement différents qu'il connut des deux côtés de la frontière.

L'attachement fort et profond que Tourguéniev avait développé en France à l'égard de ses amis Viardot et de leur famille avait fortement influencé son sentiment d'appartenance et avait modifié jusqu'à sa compréhension de celui-ci. Se sentant comme un membre de la famille Viardot qui lui apportait l'amour et la sécurité recherchés, Tourguéniev se mit à s'identifier à elle. De ce fait, la loi du sol, selon laquelle Tourguéniev aurait dû se sentir avant tout comme appartenant à la Russie et au peuple russe, céda la place à une vision des choses plus cosmopolite, telle qu'elle avait été formulée par certains auteurs grecs anciens, et notamment Aristophane selon qui la patrie est avant tout un endroit où l'on se sent bien⁶⁹⁷. « [...] mais la véritable patrie n'est-elle pas là où on a trouvé le plus d'affection, où le cœur et l'esprit se sentent plus à l'aise ? »⁶⁹⁸, s'interrogeait Tourguéniev la veille de son départ de la France. « [...] mon nid est loin, bien loin d'ici [...] »⁶⁹⁹ ou encore « [...] meine Heimath ist nicht hier [...] »⁷⁰⁰, se plaignait-il une fois rentré en Russie. Ces mots écrits en allemand – résultat d'un jeu de mot, du Goethe recyclé⁷⁰¹ – sont très clairs. Ma patrie n'est pas là, affirme l'écrivain, ce qui veut dire aussi, sans doute, que le pays où il se trouve – la Russie -, est désormais pour lui une contrée étrangère. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'il redécouvre avec surprise l'espace et les personnes qui l'entourent désormais.

La Russie, une rive étrangère?

Un sentiment d'étrangeté ne quitte effectivement pas Tourguéniev durant ses premiers jours, voire ses premières semaines en Russie. Le 19 juin (1 juillet) 1850, à peine arrivé, fatigué et abattu, l'écrivain scrute l'horizon et découvre avec stupéfaction un paysage et un ciel différents de ceux qu'il avait quittés en France : « La mer est parfaitement calme, d'une couleur plombée et laiteuse. La nuit est claire - une nuit d'été à Pétersbourg. On aperçoit dans le lointain

⁶⁹⁶ Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

⁶⁹⁷ Raymond Chevallier, *La Patrie*, Presses universitaires de France, Paris, 1998, p. 5.

⁶⁹⁸ Lettre à L. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

⁶⁹⁹ Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

⁷⁰⁰ Lettre à P. Viardot, 2 (14) septembre 1850, Tourguénévo : *Ma patrie n'est pas ici*.

⁷⁰¹ Tourguéniev écrit plus haut, dans cette même lettre : « Vous rappelez-vous les vers de « Faust » : « Wenn über Flächen, über Seen/ Der Kranich nach der Heimat strebt ». La phrase en question est une sorte de jeu de mots fondé sur ces quelques lignes, tirées de la première partie de *Faust*.

les rivages de la Finlande. Le ciel est pâle, c'est le Nord. Ces rivages sont bien plats », et il ne peut s'empêcher de penser aux endroits chers laissés derrière lui : « Les nuits sont bien plus belles à Courtavenel »⁷⁰². Quelques jours plus tard, ce sentiment grandit encore :

Il fait une matinée très douce ; le ciel est d'un gris chaud – depuis quelques jours je dors avec les fenêtres ouvertes. Je me suis assis devant ma table et pense à vous. Ma fenêtre donne sur la cour : une petite grille en bois la sépare d'une autre cour plantée d'arbres, au milieu de laquelle d'élève une petite église plate et basse dans le style byzantin, blanche avec des coupoles vertes : dans ce moment on sonne les matinales. Je suis en Russie – où sont les peupliers de Courtavenel ?

Et l'écrivain, envieux, suit du regard les nuages qui se dirigent doucement vers l'ouest – c'est là qu'il aimerait être, lui aussi.

Les paysages et l'architecture russes n'étaient pas les seuls à surprendre Tourguéniev. Dans la lettre suivante, écrite le 3 (15) août 1850 de Tourguénévo, l'écrivain parle à Pauline Viardot d'une fête qui s'organisa devant la maison principale un dimanche, en l'honneur de l'arrivée des nouveaux propriétaires des lieux – Ivan Tourguéniev et son frère Nikolai :

Le dimanche qui a suivi notre arrivée ici tous les habitants de Tourguénévo se sont réunis en grand costume devant la maison de mon frère ; nous nous sommes solennellement présentés devant eux [...] et nous nous sommes embrassés – plus de trois cents barbes sont passés sur mes joues. [...] On a chanté et on a dansé jusqu'au soir devant nos fenêtres. Je regrette fort de n'être ni peintre ni musicien ; j'aurais bien voulu vous noter plusieurs de leurs airs d'une coupe très originale – ou vous envoyer des esquisses de costumes. – Parmi les femmes il y en avait qui dansaient avec grâce ; l'une d'elle surtout était vraiment charmante. – Elle faisait souvent le geste de soulever un peu et de laisser tomber son tablier – vous ne sauriez croire combien c'était gracieux. – Leur costume me semblait bizarre et familier à la fois ; - je suis né ici – et je viens de passer quatre années hors de la Russie.⁷⁰³

On croirait cet extrait rédigé par la main de quelque visiteur ou d'un touriste étranger en pleine découverte du pays. Le regard qu'il porte sur le monde qui l'entoure est celui d'un explorateur ou en tout cas de quelqu'un n'ayant jamais mis les pieds dans l'étrange et néanmoins merveilleuse contrée qu'il parcourt. Tout étonne l'écrivain : le cérémonial des présentations, l'air solennel des paysans durant celui-ci, la musique et les costumes – tout lui semble insolite, voire émouvant. C'est étrange de se sentir étrange, semble se dire Tourguéniev, conscient du décalage culturel qui s'est produit en lui. L'écrivain se pose des questions, hésite, s'interroge. L'envahit une nouvelle émotion, qui va de pair avec la sensation de l'étrange à la vue des choses

⁷⁰² Lettre à P. Viardot, 19 juin (1 juillet) 1850, Saint-Petersbourg.

⁷⁰³ Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

qui l'entourent : la douce fierté d'appartenir à cet univers, aussi bizarre soit-il. C'est le sentiment de la patrie qui reprend sa place, petit à petit, dans l'esprit de Tourguéniev :

Je dois dire cependant qu'il y a dans l'air de la patrie quelque chose d'indéfinissable – qui vous pénètre et vous prend au cœur. – C'est la sympathie involontaire, secrète du corps avec le sol sur lequel il est né. – Et puis – les souvenirs de votre enfance, ces hommes qui parlent votre langue et qui sont pétris de la même pâte que vous, tout, jusqu'aux imperfections de cette nature qui vous entoure, imperfections qui vous deviennent chères comme les défauts d'une personne aimée – tout vous émeut, vous saisit. – On est quelquefois très mal – mais on est dans son élément.⁷⁰⁴

Aussi malheureux l'écrivain se sentait-il à son retour en Russie, l'appel des racines prenait inexorablement le dessus. Avant de quitter la France, Tourguéniev semblait assez catégorique dans ses jugements concernant son pays natal. Chaque mention de la Russie s'accompagnait, dans ses lettres, de références ou de qualificatifs peu élogieux, notamment quand Tourguéniev évoque la fameuse image du Sphinx d'Œdipe lorsqu'il apprend que son retour au pays peut être ajourné : « La Russie attendra – cette immense et sombre figure immobile et voilée de nuages comme le sphinx d'Œdipe. Elle m'avalera plus tard. Je crois voir son regard inerte se fixer sur moi avec une attention morne, comme il convient à des yeux de pierre »⁷⁰⁵. En proie à la fièvre du libéralisme qui s'exprimait dans les changements survenus en France à la fin des années 1840, Tourguéniev ne semblait plus, par moments, à la fin de son séjour français, assumer son appartenance. « Au diable tout sentiment de nationalité ! », s'exclame-t-il notamment dans une lettre du 28 mai (9 juin) 1849 – « Il n'y a qu'une seule patrie pour un homme de cœur – la démocratie ». Cet enthousiasme débordant ne perdura pas, comme on le sait, et la déception – tout aussi forte que l'était peu auparavant l'exaltation – l'emporta. Néanmoins, le pas était franchi et, vers la fin de son séjour français, Tourguéniev avait une représentation très claire de ce à quoi devait ressembler une société moderne, tout comme il était conscient que sa patrie russe était aussi éloignée que possible de l'idéal libéral. On imagine que cette prise de conscience fut pour beaucoup dans l'aversion ressentie par Tourguéniev envers la Russie quand il prit la décision d'y rentrer. Mais le sentiment de la patrie est du domaine du cœur et non pas de celui de la raison...

⁷⁰⁴ Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

⁷⁰⁵ Lettre à P. Viardot, 6 (18) mai 1850, Courtavenel.

Du sentiment de la nature, vers celui de la patrie

Avec le temps, Tourguéniev retrouva progressivement ses marques et se réconcilia petit à petit avec son environnement natal en dépit de tous les désagréments qu'il eut à y subir. Au fil de ses lettres, on sent que l'étonnement provoqué par les premiers contacts avec la Russie, cède peu à peu la place au sentiment de fierté face aux manifestations inédites (en tout cas pour l'Européen qui dominait dans la personnalité de Tourguéniev à l'époque) du climat, des mœurs, etc. russes.

Ainsi, alors qu'il venait d'emménager avec son frère, l'écrivain est-il ébloui par la nature environnante, l'apparence riante du village et surtout par le temps extraordinairement clair et éclatant qui accueillait les nouveaux habitants de Tourguénévo : « Il fait une matinée splendide – l'air est doré, limpide et pur comme du cristal ; on peut distinguer chaque feuille des saules de l'autre côté de la rivière. [...] Mon Dieu ! quel beau soleil – quel ciel éclatant ! – On a de cela aussi en Russie – c'est invraisemblable – mais cela est »⁷⁰⁶. Seule la nature pouvait réveiller le Russe dans l'âme tourmentée de Tourguéniev, en pleine perte de repères culturels. Les remarques de l'écrivain ci-dessus traduisent plusieurs sentiments : la surprise de la découverte – ou plutôt celle de la redécouverte, dans son cas -, l'admiration, mais aussi une pointe de fierté qui ne cessera de prendre de l'importance au fil du temps. Quelques jours plus tard, alors que les frères Tourguéniev eurent le temps de prendre leurs marques dans le nouvel endroit, Ivan est pressé d'aller parcourir la campagne environnante le fusil à la main. La chasse est bonne, le chien – la fameuse Diane que Tourguéniev avait amené avec lui de France – remplit sa fonction à merveille. Mais surtout, l'écrivain se montre littéralement subjugué par le climat de sa région natale en ce mois d'août 1850 :

[...] une chaleur dont vous n'avez pas idée, vous autres Français. – C'est du plomb fondu que vous envoie ce ciel d'un bleu sombre et lourd, sur lequel se promène une espèce d'enragé qui vous brûle et vous mord – et qu'on nomme le soleil. – Et dans un mois nous aurons peut-être de la neige ! – Voilà comme cela se fait chez nous.⁷⁰⁷

Une remarque comparable à celle-ci, car elle porte elle aussi sur un phénomène météorologique extraordinaire, aux yeux de Tourguéniev, figure dans une autre lettre de l'écrivain à Pauline Viardot, une de celles écrites en octobre 1852. L'hiver fut extrêmement précoce cette année-là et Spasskoïé, où l'écrivain vivait en reclus durant son exil, était en proie à des tempêtes de neige

⁷⁰⁶ Lettre à P. Viardot, 23, 26 juillet (4, 7 août) 1850, Tourguénévo.

⁷⁰⁷ Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

dont Tourguéniev faisait part dans la lettre en question. « Imaginez-vous un ouragan, une trombe de neige qui ne tombe pas, qui se précipite, qui tourbillonne, obscurcit l'air tout en étant blanche, et couvre déjà la terre à hauteur d'homme »⁷⁰⁸, précise-t-il dans la description du spectacle qui se déploie juste derrière sa fenêtre. Et il ajoute : « Vous autres, Européens, nous ne sauriez-vous faire une idée de ce que c'est qu'une *métielle* russe ». Ici, tout comme dans l'exemple précédent, l'écrivain ne cherche plus vraiment à dissimuler ses sentiments. Le fier étonnement qu'il éprouve en regardant la nature environnante prend de l'ampleur dans son âme et dans son esprit. Aussi, c'est par l'intermédiaire de la nature, et non pas par celui des hommes, que le sentiment de la patrie fait son grand retour dans l'âme égarée de Tourguéniev.

De « chez vous » à « chez nous », un long retour vers le patriotisme

Ce changement dans la vision des choses chez Tourguéniev – du rejet presque total de la réalité russe vers une admiration à peine dissimulée – va de pair avec le renforcement de son sentiment d'appartenance : l'écrivain semble se fondre à cette terre qu'il trouve fascinante. La « sympathie involontaire », dont il parlait dans une lettre citée ci-dessus, envahit son esprit et fait basculer l'équilibre identitaire de l'écrivain du côté de ses racines. En contrepartie, celui qui se sentait appartenir non pas à un sol en particulier mais plutôt à un cercle d'amis proches, en l'occurrence à celui des Viardot quelques mois plus tôt, ne semble plus répartir les liens et les attaches de la même façon : « vous autres les Français » s'opposant désormais, dans sa remarque, au très significatif « chez nous ».

Tourguéniev se rendit compte d'autre part que, en sa qualité d'homme de lettres et de continuateur de l'œuvre gogolienne, il n'avait pas le droit de laisser l'inertie prendre définitivement le dessus sur son potentiel d'écrivain. Il opte alors pour l'action et se mit en recherche d'une nouvelle voie d'expression, plus en phase avec son être et son temps.

Il est intéressant de noter que ce regain d'énergie créatrice coïncide chez lui avec le renouvellement de son sentiment national. En effet, la lettre à Pauline Viardot⁷⁰⁹, à laquelle nous avons eu l'occasion de nous référer un peu plus haut dans le même chapitre et dans laquelle Tourguéniev fait part à ses amis français de la disparition de Gogol, contient quelques lignes qui en témoignent. Dans cette lettre, Tourguéniev tente d'expliquer aux Viardot la signification profonde de cet événement pour toute la société russe. Pour ce faire, l'écrivain emploie des termes forts, élevant son idole au même rang que Pierre le Grand et expliquant qu'il avait réussi

⁷⁰⁸ Lettre à P. Viardot, 13 (25) octobre 1852, Spasskoïé.

⁷⁰⁹ Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Petersbourg.

à révéler aux Russes leur véritable identité – « il nous a révélés à nous-même », y dit-il notamment. Mais les mots viennent à manquer à Tourguéniev qui ne cesse alors de répéter cette phrase lourde de sens : « [...] il faut être Russe » - pour sentir l'ampleur de cette perte. En formulant ses propos et en insistant sur cette idée qu'il répète à deux reprises, l'écrivain prend ici la mesure de sa propre russité et réalise par la même occasion le fossé qui le séparait, en ce moment-là précisément, des Viardot, des amis très chers mais issus d'une nation différente.

Le regain du sentiment patriotique atteint son apogée chez Tourguéniev en 1855, alors que la Guerre de Crimée (1853 – 1856) connaît son moment le plus fort, après le débarquement des troupes alliées en Crimée et le début du long et pénible siège de Sébastopol. Comme tous les Russes en ce temps de crise pour leur pays, Tourguéniev se sentait très concerné et préoccupé par les événements. Ses lettres de l'époque, en particulier celles adressées aux époux Viardot, sont remplies de patriotisme, comme on le voit dans ce courrier de mars 1854 :

Les intérêts particuliers disparaissent dans les grandes crises historiques. – Notre pays se prépare avec résolution et vigueur à la lutte qui va éclater ; tout le peuple, à partir des classes les plus élevées jusqu'au plus humble paysan, est avec le gouvernement – nos 65 millions d'hommes ne font qu'un dans ce moment – soyez-en sûre – et c'est ce que l'Europe ignore. Cette unité d'action, de sentiment, de volonté est quelque chose d'imposant et de bien fort – elle nous ferait braver le monde entier – et je le dis avec conviction – quoi qu'il advienne – nous ne reculerons pas de l'épaisseur d'un cheveu – vous verrez. – On ne connaît pas notre force – et nous ne la connaissons nous-même que quand on nous provoque.⁷¹⁰

Ou encore, dans une autre lettre écrite quelques mois plus tard : « [...] j'avoue que je donnerais volontiers mon bras droit pour qu'aucun de nos envahisseurs (pardon !) n'en réchappe, et si je regrette quelque chose en ce moment, c'est de n'avoir pas suivi la carrière militaire, j'aurais pu peut-être verser mon sang pour la défense de ma patrie... »⁷¹¹. Voici des propos qui tranchent fortement avec les idées que Tourguéniev nourrissait envers la Russie cinq ans plus tôt. Quoi de plus normal, dira-t-on à ce sujet : un homme à qui le destin de son pays tient à cœur peut difficilement réfréner des sentiments patriotiques dans des moments aussi critiques. Certes, mais ce qui frappe dans ses propos, c'est que cette verve et ce déluge de sentiment patriotique sont déversés par Tourguéniev dans les lettres destinées à Pauline Viardot et son mari (toutes les lettres étaient lues ensemble par les époux), deux représentants d'une nation ennemie en ces temps de guerre. Ces déclarations, aussi louables soient-elles du point de vue des sentiments qu'elles expriment, sont faites ouvertement et sur un ton assez vindicatif. À les lire, on croirait

⁷¹⁰ Lettre à P. Viardot, 25 février (9 mars) 1854, Saint-Pétersbourg.

⁷¹¹ Lettre à P. Viardot, 18 (30) octobre 1854, Spasskoïé.

presque que c'est à toute la nation française, voire à toute la coalition antirusse, que l'écrivain destinait ses propos. Il ne s'agit peut-être que d'une simple impression produite par quelques phrases formulées de façon trop brutale dans un accès d'inquiétude face aux événements en cours. Mais on constate une chose à travers ces lettres : la tendre amitié qui liait Tourguéniev aux Viardot, le sentiment de proximité culturelle qu'il partageait avec eux du temps de son séjour en France, paraissent ici bien éloignés. La « balance identitaire » penche résolument, en ce milieu des années « cinquante », du côté des racines de l'écrivain, le droit du sol prenant le dessus sur les liens d'amitié.

Patriotisme aux effets secondaires

Certains biographes de Tourguéniev, et notamment Ivan Greaves, notent dans leurs travaux le froid qui s'installa dans les relations entre l'écrivain et les Viardot vers le milieu des années 1850. Greaves dit notamment ce qui suit dans son livre *Histoire d'un amour, Ivan Tourguéniev et Pauline Viardot (История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо)* : « Следующие два года – 1854-й и 1855-й – являют странный перерыв в опубликованной переписке Ив. С-ча с Виардо »⁷¹². Sans réellement expliquer l'origine de cet éloignement, Greaves relève prudemment que « между ними прошла какая-то тень »⁷¹³. Les raisons en étaient certainement multiples – la distance, le temps, etc. Néanmoins, il nous semble que le fossé culturel qui se creusait à cette époque entre Tourguéniev et les Viardot doit également être pris en compte. En effet, ainsi que les extraits tirés des lettres de Tourguéniev au sujet de la guerre de Crimée cités ci-dessus le démontrent, plus le sentiment patriotique allait grandissant dans l'âme de l'écrivain, plus il prenait de la distance par rapport à la civilisation occidentale. Le froid soudain qui s'établit entre les Viardot et l'écrivain à ce moment semble moins étonnant, une fois replacé dans ce contexte, tout comme le peu d'enthousiasme dont Tourguéniev semble faire preuve lorsque, après maintes démarches, il est enfin autorisé à quitter le pays au milieu de 1856. En effet, dans les lettres écrites peu avant son départ pour l'Europe, Tourguéniev exprime clairement que la perspective du voyage ne le réjouit pas nécessairement. Ainsi, au début du mois de juin 1856, l'écrivain explique à Olga Tourguénieva : « [...] позволение уехать

⁷¹² И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо, op. cit.*, с. 68 : *Dans les deux années qui suivirent, 1854 et 1855, on constate une étrange interruption de la correspondance publiée entre Ivan Tourguéniev et Viardot.*

⁷¹³ *Ibid.*, с. 70 : *Un voile d'ombre s'était glissé entre eux.*

за границу мне особенной радости не доставило [...] »⁷¹⁴. Il exprimera la même idée douze jours plus tard, dans une lettre à la comtesse Lambert, cette fois-ci⁷¹⁵. Les raisons de ce manque d'envie de revoir l'Europe étaient d'ordres divers : les complications de ses relations les Viardot, les obligations parentales – inhabituelles et un peu pesantes – qui attendaient l'écrivain en France, le contexte international complexe à l'issue de la Guerre de Crimée, etc. Bien sûr, le renversement des valeurs identitaires qui s'était produit chez Tourguéniev durant les six années qu'il avait passées en Russie y était également pour beaucoup. Durant ce laps de temps, vu sa rupture quasi totale de contact avec le monde occidental, l'écrivain était parvenu à se redessiner une sorte de nouvel espace identitaire, plus profondément ancré dans la Russie.

3. L'ÉTRANGER ET L'HOMME RUSSE : LES DIFFÉRENTS VISAGES DE L'ALTÉRITÉ

À la recherche d'une nouvelle voie

La mort de Gogol fit reprendre conscience à Tourguéniev de l'importance de continuer son œuvre ou en tout cas de faire des efforts dans cette direction. Non pas qu'il envisageât de prendre la place du maître du réalisme et d'essayer de combler le vide créé par sa disparition du paysage littéraire russe. Cette idée ne lui effleurait même pas l'esprit, à lui qui n'avait même pas osé signer l'article nécrologique sur Gogol tant ce geste lui paraissait indécent et irrespectueux vis-à-vis du génie décédé (« Это было бы бесстыдством и почти святотатством »⁷¹⁶, écrivait-il à Féoktistov à qui il allait confier la publication de son hommage). Mais c'est comme si cet événement devait lui faire percevoir – avec une nouvelle force – du rôle particulier que, comme tout écrivain russe, il avait peut-être à jouer dans la destinée de son pays. Tourguéniev formula pour la première fois cette prise de conscience en octobre 1852, dans une lettre à Konstantin Aksakov : « Трудно современному писателю, особенно русскому, быть покойным – ни извне, ни изнутри ему не веет покоем... »⁷¹⁷. On peut dire que la mort de son idole et les circonstances tragiques de celle-ci eurent l'effet d'une gifle à Tourguéniev. Si Gogol, l'écrivain, avait réussi à produire les œuvres parfaites dans

⁷¹⁴ Lettre à O. Tourguénieva, 29 mai (10 juin) 1856, Spasskoïé : *L'autorisation de partir à l'étranger ne me procura pas de joie particulière.*

⁷¹⁵ Lettre à E. Lambert, 10 (22) juin 1856, Spasskoïé.

⁷¹⁶ *Ce serait de l'impudence, voire un quasi sacrilège.*

⁷¹⁷ Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé : *Il est difficile pour un écrivain d'aujourd'hui, surtout s'il est russe, d'être serein ; la sérénité ne lui vient ni de l'intérieur, ni de l'extérieur...*